L'Abeille de la Nouvelle-Orleans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureaux: 323 rue de Chartres.
Entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office at New Orleans Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES ET LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR PAGE ANNONCES PAGE.

LES Passes du Mississipi.

Le gouvernement fédéral, ou plutôt, et pour être plus précis, le département du génie des Etats Unis, va dans quelques jours commencer des travaux importants dans la Passe du Sud ouest, à l'embouchure du Mississipi.

Trois puissantes dragues seront mises en œuvre et fonctionneront nuit et jour jusqu'à l'heure où le chenal, dans ladite passe, aura atteint une profondeur de trente-cinq pieds. C'est là un fait sur lequel on ne saurait trop appeler l'attention, car il est d'une importance capitale pour la Nouvelle-Orléans et l'immense vallée centrale du pays, vallée qui s'étend du nord au sud de l'Union et renferme les plus fertiles plaines du monde. En effet, avec un chenal d'une profondeur de trente cinq pieds, le Mississipi sera d'un accès facile pour les plus gros navires qui seront construits dans quelques années, et notre port ne le cèdera alors à aucun autre à tous les points de vue.

Ce n'est évidemment qu'en vue de l'avenir que les travaux qui vont être entrepris à l'embouchure du Mississipi ont de l'importance, car les plus gros navires à flot, navires de commerce ou de guerre, peuvent facilement passer du Golfe dans le fleuve, et sans le moindre danger d'échouement ni même de retard. Il n'en est pas de meilleure preuve que le passage du cuirassé "Louisiana", le plus gros bâtiment de la marine de guerre américaine, qui, avec un tirant d'eau très élevé, a franchi sans encombre, en arrivant et en reprenant la mer, la Passe du Sud. Notre port offre donc déjà toutes les facilités d'accès désirables, et la venue du superbe cuirassé qui porte le nom de notre Etat a mis fin, et pour toujours nous l'espérons, aux méchants commérages inspirés par la jalousie et l'envie, d'après lesquels aucun bâtiment du tonnage du "Louisiana" ne pouvait franchir les passes à l'embouchure du Mississipi sans courir le risque de graves avaries, même de perte totale.

C'était inepte, et les gens sensés n'ont pas cru un seul mot de ces méchancetés, mais il ne faut pas moins se féliciter du fait que les autorités fédérales ont envoyé le cuirassé à la Nouvelle-Orléans.

Et maintenant il est décidé d'assurer en tout temps un chenal d'une profondeur de trente-cinq pieds ; c'est encore mieux, et c'est d'heureux augure à la veille de la nouvelle année.

ACCIDENT.

Une femme de couleur du nom de Harriet Woods faisait sa prière du soir l'avant dernière nuit, en sa demeure rue Marais, 1516, près du foyer lorsque ses vêtements se sont enflammés. Elle a été grièvement brulée au corps et promptement transportée à l'hôpital.

Alexandre de Serbie et Draga Machin.

Christine Petrovitch - Lunjevitch, sœur de la reine Draga, publie dans la "Fortnightly Review" de curieux souvenirs sur le mariage du roi Alexandre de Serbie. Longtemps, dit-elle, Draga avait résisté à ce projet de mariage. Un jour de juillet 1900, dans la petite maison qu'elle habitait à Belgrade avec son frère Nicodème, la future reine de Serbie reçut la visite du ministre de l'intérieur Guentchitch et du ministre des travaux publics Netchitch :

—Madame, dirent ils à Draga, nous vous supplions de partir de Belgrade. Passez le Danube, quittez la Serbie au plus vite... C'est dans l'intérêt du pays et du Roi.

Draga, très impressionnée, consentit. Elle se rendit d'abord chez sa tante, après avoir fait jurer à son frère qu'il ne révélerait point sa retraite. Elle venait à peine de sortir, quand le Roi parut, accompagné de quelques cavaliers.

—Où est Draga ? dit-il à Nicodème qui, d'abord, refusa de répondre. Où est Draga ? ... Je suis votre roi et je vous ordonne d'aller chercher votre sœur et de me la ramener....

LA REINE DRAGA.

Et lorsqu'elle revint, Alexandre passa à son doigt l'anneau des fiançailles. Depuis, il raconta ceci :

—J'avais convoqué le Conseil des ministres pour lui annoncer que je me marierais le lendemain avec Draga. Tout à coup je m'aperçus que Guentchitch et Netchitch n'étaient plus là. Ils avaient profité de la longue et violente discussion que j'avais avec les autres ministres.... Je devinai leur démarche.... Alors je demandai aux autres ministres d'attendre mon retour ; je les fis jurer sur le petit ex voto que je porte toujours sur moi. Je revêtis ensuite mon uniforme de général, je montai à cheval et j'allai au galop vers la maison de Draga...."

Le ministre Guentchitch fut, quelques années plus tard, l'un des principaux organisateurs du complot qui aboutit au meurtre du roi et de la reine de Serbie.

La" gorge de la mort" du parc de Yellowstone.

Le parc de Yellowstone, aux Etats-Unis, qui renferme tant de merveilles naturelles, possède aussi une gorge de la mort. Elle a été découverte en 1888 par le Dr Weed, un des fonctionnaires du service géologique des Etats-Unis. M. Weed, raconte la "Société d'Etudes Coloniales," trouva dans cette gorge cinq ours, un cerf, plusieurs petits mammifères et de nombreux insectes en état de décomposition plus ou moins avancée. Aucun de ces animaux ne portait traces de mort violente. Il était donc probable que leur mort était le résultat de l'action de gaz toxiques. Environ dix ans plus tard, un autre chercheur y trouva les cadavres de huit ours. Mais cela ne donnait pas la clef du mystère.

Le Dr Traphagen a, depuis lors, visité différentes fois la gorge, et il vient de communiquer ses observations scientifiques. La première fois, il découvrit comme ses prédécesseurs, un grand nombre de cadavres dans cet endroit et observa un fort dégagement d'acide hydrosulfurique. Il eut soin alors de se munir, lors de sa visite suivante, d'appareils pour déterminer ce dégagement. L'odeur était plus forte encore que la première fois. Les pièces d'argent que M. Traphagen avait en poche devinrent même noires. Il constata, près du sol, que l'air contenait plus de 10 p. 100 d'acide carbonique et qu'il renfermait des traces accentuées d'acide hydrosulfurique ; il vit aussi que ces gaz sortaient de crevasses le long des parois de la gorge. L'air qui provenait de ces ouvertures renfermait plus de 50 p. 100 d'acide carbonique et environ 1 p. 100 d'acide hydrosulfurique, bien qu'un vent assez fort soufflât à travers la gorge et qu'il y eût de nombreuses averses. Ce sont donc les gaz qui s'échappent de ces crevasses qui amènent la mort des animaux qui s'aventurent dans la gorge, surtout par un temps tranquille, quand le vent ne mêle pas les gaz à l'air extérieur.

Ferdinand Brunetière.

On doit un salut ému à Ferdinand Brunetière, dont la mort prématurée sera une perte des plus cruelles pour les lettres françaises.

Nous n'avons pas à faire l'éloge des œuvres de cet écrivain éminent, qui occupe une place si prépondérante dans la littérature contemporaine : mais ce que nous nous plaisons à faire particulièrement ressortir, c'est l'attitude énergique que lui suggéra, en ces dernières années, contre le régime actuel, le spectacle écœurant des attentats contre la liberté de conscience.

On sait qu'une entrevue qu'il eut avec le Pape Léon XIII, qui depuis longtemps avait apprécié les remarquables études de Brunetière sur les "Sermons" de Bossuet et les "Provinciales", avait tourné son esprit, déjà naturellement incliné vers la foi, à un prosélytisme ardent. Et c'est dans ces idées que Brunetière entreprit, à Paris et dans plusieurs grandes villes des départements, des conférences qui firent une très grande sensation et qu'il réunit d'ailleurs en un volume, sous le titre de "Discours de combat".

Ferdinand Brunetière, esprit très libéral, était ainsi devenu l'une des forces de l'opposition.

Tout récemment, à propos de la loi de séparation, il avait signé, avec d'autres notabilités catholiques, une protestation retentissante.

Membre de l'Académie française comme successeur de John Lemoinne, directeur de la "Revue des Deux Mondes", Brunetière ne fut pas seulement un grand et savant écrivain, ce fut aussi un noble et beau caractère.

Il était de ceux, très rares, qui, comme écrivains, forcent l'admiration et qui, en tant qu'hommes publics, imposent le respect.

P. DE L.

LES RESTES D'Adrienne Lecouvreur.

Adrienne Lecouvreur, le refus de sépulture de la tragédienne, son corps porté "comme un paquet" dans un fiacre, par deux porte-faix, l'enfouissement, sans même un cercueil, dans un terrain vague des berges de la Seine.... toute cette histoire tragique, qui se déroula il y a ecnt quarante-six ans, ne parait pas être, aujourd'hui, d'une brûlante "actualité". Il y a, cependant, en ce moment, une "affaire" Adrienne Lecouvreur.

Tout le monde est d'accord que, en un temps où les hommages de la postérité s'adressent même à des gloires modestes, une réparation serait légitimement due à la mémoire de l'actrice illustre dont les restes furent traités avec cette barbarie incroyable. A cette réparation, même sous une forme très simple, il n'est personne qui n'applaudirait, maintenant, en pensant à l'indigne façon dont on se débarrassa de la dépouille mortelle de celle que Voltaire appelait "une divinité".

Seulement, par une fatalité qui s'acharne sur l'ombre d'Adrienne Lecouvreur, cette pieuse pensée se trouve être d'une réalisation décidément impossible.

La "divine" Adrienne est une morte que poursuit une étrange malchance. Nous n'avons même pas d'elle une image absolument certaine, les originaux de ses portraits authentiques se sont perdus, ce qui permit à M. Ravaisson d'avancer, par une hypothèse hardie, qu'elle était "laide et mal faite". Tout ce qui matérialisait son souvenir a subi les coups de la mauvaise fortune. Il n'y a d'elle que des effigies douteuses et d'un caractère s'éloignant, le plus souvent de la vérité probable.

Toutes les fois qu'il s'agit d'un acte destiné à effacer l'abominable cruauté de 1730, des obstacles se dressèrent. En floréal an V, les comédiens français d'alors (je voudrais bien associer ceux d'aujourd'hui à nos efforts) eurent la généreuse pensée de rechercher ses restes, de demander au ministre Berezech l'autorisation "de les rendre aux lieux désignés par la loi pour le dernier asile des citoyens français" et de "couvrir la place qu'occupaient ces cendres trop longtemps avilies d'une pierre la désignant au moins à l'Ami des Arts". Des traditions devaient guider sûrement les comédiens-français. Benezech consentit, mais il tomba avant d'avoir pu donner les ordres nécessaires, et d'autres préoccupations firent oublier cette requête.

Puis ceux qui avaient des indications sur l'endroit où gisait ce pauvre corps si maltraité disparurent peu à peu, et on perdit ses dernières traces. Près d'un siècle se passa. Ce fut, enfin, M. Monval, l'archiviste de la Comédie-Française, qui sait tout (et on pourrait dire, sans paradoxe, bien d'autres choses encore !) sur ceux qui ont appartenu à la grande Maison qui, à la suite de longues enquêtes et de patientes investigations, découvrit l'emplacement où, par les soins fidèles de son ami d'Argental, vers 1746, avait été transporté le corps d'Adrienne.

Ses ossements devaient reposer dans la cave de la maison portant le No 115 de la rue de Grenelle, dans un réduit fermé par une petite porte, entre des rangées de bouteilles de vin, et, fort prosaïquement, sous l'épicerie qui fait le coin de la rue de Bourgogne. Cette maison fut bâtie sur les terrains d'une annexe du cimetière de Saint-Sulpice—ce qui explique là la présence de cette tombe, non pas précisément respectée, mais conservée à cause de l'inscription posée par d'Argental, parce qu'elle ne gênait point la construction. Deux vers de cette inscription, qui existe toujours, bien qu'elle ne se trouve plus dans la cave, sont caractéristiques :

Mais le sensible effort d'une amitié (sincère
Put à peine obtenir ce petit coin de (terre...

La Société de l'Histoire du théâtre estime, se flattant d'être soutenue par l'opinion, qu'une épicerie, même de bonne tenue, ne recouvrait sans doute pas d'une façon suffisamment digne cette tombe laborieusement retrouvée et que des bouteilles de vin, fussent-elles des premiers crus, montaient un peu bizarrement la garde autour des mânes d'Adrienne Lecouvreur. Elle entreprit des démarches, dont le récit serait trop long, pour que l'énigme fût tout à fait éclaircie et pour que le petit réduit s'ouvrit afin que fussent portés ailleurs, dans un mausolée qu'on eût élevé, ces précieux restes.

Oh ! on ne peut pas dire qu'on ne s'intéressa point à la cause que nous soutenions ! On nous approuva fort, au contraire. Les indications données par M. Monval, l'un des nôtres, paraissaient fort curieuses et fort attachantes. Mais qui pouvait, dans la circonstance, prendre une initiative effective ? Quelles autorités étaient compétentes ? Ma foi, nous ne les rencontrâmes jamais.

De guerre lasse, nous fûmes moins ambitieux. Nous nous décidâmes à ne plus souhaiter que deux choses, qui nous paraissaient alors fort simples : que le nom d'Adrienne Lecouvreur baptisât une des rues de Paris et qu'une modeste plaque, dont nous faisions naturellement les frais, fût apposée sur la maison du 115 de la rue de Grenelle. Une commission, composée de M. Monval, forcément, de MM. G. Lenotre, d'Estournelles de Constant, Montorgueil, A. Pougin, Ad. Brisson, Soubies, H. de Curzon et du secrétaire général de la Société, fut nommée, et en notre nom, M. G. Lenotre, en sa qualité d'historien du vieux Paris, rédigea cette inscription :

Cette Maison
dite au XVIIIe siècle hôtel de Sommery a été élevée sur l'emplacement où reposent depuis 1746
les restes de l'illustre tragédienne
Adrienne Lecouvreur
sociétaire de la Comédie-Française
née à Damery en Champagne
le 5 avril 1692
morte à Paris le 20 mars 1730
rue des Marais St-Germain
et qui avaient été clandestinement inhumés sur les berges de la rive gauche de la Seine.

Il n'y avait plus qu'à ajouter, ce que M. Lenotre fit de sa plus belle écriture :

Cette inscription a été apposée par les soins de la Société de l'Histoire du théâtre
MDCCCCVI

Quelle témérité il y avait dans cette date, envoyée au graveur !

C'est alors que nous nous aperçumes des difficultés des deux opérations rêvées. Une rue ! Ce n'est pas une petite affaire d'en obtenir une pour une morte fameuse ! Il y a tant de demandes, même pour des noms moins connus, mais bien appuyées ! On ne se doute pas des "recommandations" qu'il faut à un défunt pour conquérir une rue, et Adrienne Lecouvreur n'avait que la nôtre, simplement étayée sur de bonnes raisons. De la demande adressée au Conseil municipal nous n'avons jamais eu que les plus vagues nouvelles. Il faut bien avouer qu'Adrienne Lecouvreur n'intéresse que médiocrement cette assemblée. Certains de ses membres n'ont sans doute jamais entendu parler d'elle. Peut-être aussi—jusqu'à en être victime—eut-elle de trop belles relations, qui la desservent, aujourd'hui, auprès d'autres.

Enfin, je ne sais pas ce qui se passera pour la rue, dans l'avenir, mais, pour le moment, elle n'est pas en très bonne posture.

Pour la plaque, par exemple, c'est bien pis, si humbles que fussent devenues nos prétentions. Il nous faut l'autorisation de la propriétaire de la maison, qui semble avoir de cette question une horreur toute particulière. Ce n'est même pas un refus : sur un refus, on peut discuter et prouver qu'une tablette de marbre, évoquant une grande mémoire, ne déshonore pas un immeuble. C'est un silence obstiné : lettres et visites se succèdent, sans le moindre effet. L'accueil est d'abord hospitalier : il change brusquement dès qu'on peut soupçonner, seulement, l'objet de la démarche. Et, alors, c'est le mutisme le plus complet, l'impossibilité, sous quelque forme que ce soit, d'aborder l'objet désintéressé de nos désirs.

Et voilà des mois que cela dure !.... Et voilà comment on apprend que rien n'est plus simple .... Ni rue ni plaque pour la pauvre Adrienne Lecouvreur, rien pour réparer un affront exceptionnel, unique, le plus immérité qui ait jamais été.... Est-ce que, après un siècle et demi, la tragédienne qui, de son vivant, connut tant d'hostilités, a encore des ennemis ?

PAUL GINISTY.

THEATRES.

THEATRE DE L'OPERA

Le théâtre de l'Opéra offrait hier soir un double spectacle : "Cavalleria Rusticana" et "Pagliacci".

L'opéra de Mascagni, très bien rendu par tous les interprètes, M. Sacchetti (Turiddu), M. Galperin (Alfio), Mme Colombati (Lola), Mme Golfieri (Lucia) et Mme Tarquini (Santuzza), a été applaudi par les spectateurs. Il en a été de même pour "Pagliacci", dans lequel ont obtenu un véritable succès M. Martin qui tenait le personnage de Canio, et Mme Dereyne (Nedda). MM. Galperin, Giaccone et Polcini ont été également bien accueillis.

—Jeudi, première représentation de "Lucia di Lammermoor", avec les principaux artistes de la troupe San Carlo. Vendredi, représentation au bénéfice de l'Union Française avec "Faust" au programme. Samedi, "Il Trovatore" et dimanche en matinée la "Bohème" avec MM. Constantino, Fornari, Polcini, Barocchi, Gironi, Ghidini, de Segurola et Mmes Nielsen et Dereyne.

ORPHEUM.

L'Orpheum était foulé aux deux représentations d'hier. Ce n'est nullement surprenant avec un programme comme celui qu'il offre. La semaine de Noel sera pour ce théâtre une des plus brillantes de la saison.

TULANE.

L'amusante comédie musicale qui a pour titre "The Prince of Pilsen" fait la joie de tous ceux qui se rendent au Tulane.

La salle était bondée aux deux représentations d'hier.

CRESCENT.

"Checkers", l'excellente pièce qu'offre cette semaine le Crescent, a été bruyamment applaudie aux deux représentations d'hier. Elle est interprétée par des artistes d'élite.

LYRIC.

"Lost River", un drame admirablement monté, attire la foule au Lyric. Il est joué avec beaucoup de talent par les membres de la troupe Brown Baker.

JARDIN D'HIVER.

Au Jardin d'Hiver l'orchestre de Brooke triomphe chaque soir. Le chœur des enclumes, du "Trouvère", obtient un grand succès. Il est du reste parfaitement exécuté.

L'élégance selon Mark Twain.

Interviewé à New York par un représentant du "New York Herald", au sujet de son apparition au Congrès dans un costume de flanelle blanche, alors que le froid était très vif, Mark Twain a déclaré qu'il préférait les vêtements de couleur claire et gaie à ceux de couleur sombre et triste.

"Lorsqu'un homme a atteint l'âge de soixante et onze ans, a-t-il ajouté, il peut se permettre de porter les vêtements qu'il préfère sans craindre les critiques auxquelles s'exposerait un jeune homme. Les meilleurs vêtements que j'aie vus étaient portés par les habitants des îles Sandwich, où le costume de gala se composait, pour les hommes, simplement d'une paire de lunettes. Après ce costume là je trouve que les meilleurs vêtements étaient ceux du moyen âge, aux couleurs éclatantes. Lorsque je vois, au théâtre, tous les hommes vêtus de cet affreux habit de soirée, ils me font penser à un groupe de corbeaux. Je ne vois pas pourquoi les hommes ne porteraient pas des vêtements clairs pendant ces mois sombres de l'hiver."

L'ESPRIT DES AUTRES

—Encore un nouveau chapeau. Le mien !.... c'est fatigant à la fin !....

—Oh ! non, chéri, voyons ! Ce n'est pas toi qui les portes ! ...

BROWN'S BRONCHIAL TROCHES — FOR COUGHS AND COLDS

Guérissent enrouement et maux de gorge causés par le froid ou l'usage de la voix. Absolument inoffensifs.

Feuilleton

DU

Abeille de la N. O.

No 2 Commencé le 25 déc. 1906

L'ENFANT DE LA DUCHESSE.

GRAND ROMAN INÉDIT

PAR PIERRE SALES

PREMIÈRE PARTIE

I

PETITE-MAIN

(Suite.)

—Non, murmura l'enfant d'un petit ton mélancolique, non il n'est pas venu .... tu sais....il aura eu quelques amis à voir... pour sa place.... Il faut bien, du reste, que je m'habitue à marcher seule dans Paris..... Je suis une grande fille, va !

Elle avait prononcé ces mots avec quelque chose de si grave et de si poignant en même temps, que sa mère crut traduire ainsi sa véritable pensée : "Je suis une grande fille.... c'est-à-dire que je sais me défendre moi-même..C'est donc que sa fille avait eu à subir aujourd'hui quelque contact, quelque parole, quelque odieux regard, qui lui avaient appris un peu plus de la vie.... et sa petite âme si pure en avait souffert ...

Aussi, à peine étaient elles dans leur logis qu'elle saisissait passionnément sa fille et avait presque envie de pleurer en lui répondant :

—Oui, ma chérie.... oui ... tu es bien jeune.. ... tu es bien petite.... et pourtant, tu es une grande fille.... je le sais, je le sens....

Se serrant un peu plus contre sa mère, Pauline répondit en frissonnant :

—Oh.... quand je suis auprès de toi, je ne suis qu'une petite fille.... ta poupée toujours.... Mais aussitôt que j'ai quitté la maison.... que je suis arrivée à l'atelier.... que je suis avec mes camarades.... et surtout quand je reviens, maman, par cette Chaussée d'Antin ... que je remonte toute cette rue de Clichy, oh ! maman....

Quelques instants, elle s'enfouit dans le sein de sa mère ; et celle ci, levant les yeux au ciel, murmurait en elle-même.

—Pourquoi mettre de tels dangers sous leurs pas, quand on ne peut pas marcher sans cesse à côté d'elles, les garder ?....

Mais déjà, cette sorte d'angoisse avec laquelle Pauline était rentrée chez elle, se dissipait ; elle montrait à sa mère sa jolie figure souriante, sous son auréole un peu rousse, qu'un rayon de soleil dorait en ce moment ; et avec sa meilleure gaieté, elle demandait :

—Dis moi, petite maman, quand c'est que tu pars pour aller me l'acheter, mon frère ?....

Il y avait en quelque chose de si adorablement mutin, de si malicieux, dans cette question que Catherine Bouchu sentit un peu plus, sans en être trop peinée, que sa fille commençait à ne plus croire tout à fait, que "l'on achète des petits frères !"

Elle n'en avait pas moins résolu, dès que cette seconde maternité lui avait été révélée, d'éloigner son enfant d'elle, jusqu'à ce qu'elle lui eût donné ce petit frère.... ou une petite sœur ?... Elle avait, du reste, une si naïve confiance que ce serait un garçon, qu'elle préparait déjà la layette avec des rubans bleus.

Mais quel terrible problème, pour une femme n'ayant pas de famille à Paris, ne pouvant guère compter sur son mari, malgré la complaisance avec laquelle elle s'entêtait à le juger, et qui ne voulait pourtant, à aucun prix, confier sa grande fillette à une voisine !

Et tandis qu'elle préparait leur repas :

— cet ironique couvert où trois assiettes étaient mises sur la table, dont l'une serait inutile, car elle avait déjà la sensation que son mari ne rentrerait que tard .... qu'il aurait encore rencontré des amis .... ces illusoires amis ....qui devaient toujours lui procurer une situation ! .... — Elle s'arrêtait par moments, attirait sa fille contre la fenêtre, baignée par les feux orangés du soleil mourant, et murmurait d'un air entendu :

—Oui....oui.... c'est bien ce qu'il te faut....

—Quoi donc, petit maman ?...

—Je te le dirai demain, chérie ....Une idée que j'ai eue !

Et, au milieu de baisers fous posés dans la soie ébouriffée de ses cheveux :

—Oui....oui... du grand air ....de l'herbe...du repos et des jeux....Et ensuite tu n'en seras que plus forte le travail qui t'est imposé comme à tant d'autres .. la simple loi du travail, qui est la sauvegarde de toutes celles qui lui obéissent.

Et lorsque, après le dîner, Petit-Main s'endormit sur ses coudes repliés, elle écrivit sans plus hésiter, cette lettre, qu'elle ruminait, depuis plusieurs jours dans sa pauvre cervelle angoissée :

"Madame la Duchesse,

"Vous avez déjà été si bonne pour moi, quand, il y a trois ans, vous m'avez fait obtenir du travail et que vous avez même voulu m'en avancer le montant, que je viens à vous en toute confiance.

"Je vais être mère une seconde fois. Tout est prêt : les économies nécessaires, le trousseau ; et ma chambre bien saine, bien hygiénique, est déjà retenue dans la maison où, comme le disait encore tout à l'heure ma grande fillette, je vais aller lui acheter son petit frère. Ce n'est donc pas un simple secours que j'attends de vous, madame la duchesse, c'est quelque chose de bien plus important : c'est que, pendant que je ne pourrai pas m'occuper de ma chérie, vous consentiez à la prendre sous votre protection.

"Vous devinez bien, madame la duchesse, que si je pouvais ne pas la quitter, je n'aurais pas besoin de m'adresser à vous. Mais vous sentez bien aussi, n'est-ce pas ? qu'elle ne peut demeurer avec moi. Son père, d'autre part est forcé de s'absenter beaucoup, par son métier. Enfin, quoique j'aie de bonnes voisines, il m'est difficile de leur confier mon enfant, puisqu'elles ne parviennent déjà pas à surveiller les leurs.

"J'ai donc pensé, madame la duchesse, que vous, qu'on dit une si admirable mère, vous comprendriez cette délicatesse, cette peur d'une simple femme du peuple, qui ne veut pas que sa fille soit seule dans Paris, dans l'une des rares circonstances où il est impossible qu'elle continue de la garder. Vous voudrez donc bien, je n'en doute pas, madame la duchesse, me la prendre, vous occuper d'elle pendant un mois ?

"Je vous en remercie à l'avance de tout mon cœur, madame la duchesse, et je suis votre bien respectueuse servante.

"CATHERINE BOUCHU."

II

CE QU'AVAIENT DIT LES EPINGLES

Il y avait à peine deux minutes que la grosse femme aux yeux forts, au front têtu, disparaissant à demi sous sa mantille, avait pris la poignée d'épingles dans une sébile posée sur sa table et les avait jetées bien au hasard, d'un geste presque dédaigneux..

Et déjà un grand tremblement s'emparait de la femme très simple, mais certainement élégante, qui était venue, comme tant d'autres, demander à cette nouvelle voyante une lueur, si douloureuse qu'elle fût, sur l'avenir. Et tandis que la devineresse se penchait pour mieux se rendre compte de la disposition des épingles, des directions que suivaient les pointes, des entrecroisements, des emmêlements les plus confus, sa cliente avait un moment d'humiliation et murmurait en elle-même :

"En suis-je donc là, moi ?...."

Elle eut alors un tressaillement, parce que la devineresse levait les yeux sur elle, ces yeux durs qui la fouillaient profondément et, malgré son épaisse voilette, essayaient évidemment de discerner quelque peu ses traits, de chercher surtout son regard à elle, par lequel tant de fois elle avait trahi son angoisse dans de semblables circonstances....

La liseuse d'avenir, après un dernier examen de ces insignifiantes petites choses que sont des épingles, de pauvres petites, bien vulgaires épingles, prononça ces mots :

—Vous êtes habituée à souffrir, madame, malgré votre grande situation.... malgré votre richesse, malgré le bon nom que vous portez ....

Et devant le mouvement apeuré de sa cliente :

—Oh ! ne craignez rien, madame....même pas que j'essaie de savoir qui vous êtes, quand vous aurez quitté ce modeste cabinet ; pas plus que je n'exigerai de vous autre chose que la modeste rétribution que je demande à